

Le Nouveau conseil de Smil Flaška de Pardubice : une proposition de refonte du contrat politique entre exigence religieuse et compréhension de la personne humaine

Œuvre didactique à la croisée du bestiaire, de la satire et du miroir au prince, le *Nouveau conseil* fait partie des grands textes de la littérature médiévale de langue tchèque. Conservé dans seulement trois manuscrits (deux entiers, ms A et B, et un fragment, ms C),¹ cette œuvre de 2126 vers jouit toutefois rapidement d'un certain succès, comme l'attestent la traduction latine² et l'adaptation (deux éditions imprimées)³ dont elle fut l'objet au XVI^e siècle, d'une part, et l'identification d'une « école de Smil » (*Smilova škola*) par Josef Hrabák,⁴ d'autre part.

Rédigée en 1394-95,⁵ le *Nouveau conseil* s'inscrit dans le contexte de la révolte nobiliaire dite de l'Union seigneuriale (*Panská jednota*), qui dura de 1394 à 1408. Les grands seigneurs dénonçaient la tendance du roi Venceslas IV à distribuer les grands offices du pays à des hommes nouveaux (membres de la petite noblesse, roturiers) et réclamaient une plus grande participation aux affaires politiques.⁶

Smil Flaška, l'auteur du *Nouveau Conseil*, avait rejoint l'Union en 1395. Il faisait partie de cette haute noblesse qui se sentait lésée. Smil était le neveu d'Ernest de Pardubice (1344-1364), archevêque de Prague et proche conseiller de Charles IV. Un autre de ses oncles, Bohuš de Pardubice, appartenait aussi au milieu de la cour du roi Charles. Avec son père Guillaume (Vilém), qui était devenu le seul héritier (et administrateur) des importantes possessions familiales après la mort de ses frères (Ernest, Bohuš et Smil l'Ancien), notre Smil (le Jeune) fit personnellement l'expérience de l'arbitraire du roi. À la mort de Smil l'Ancien, le roi avait fait valoir de manière indue le droit de déshérence et s'était emparé de la ville de Pardubice qui appartenait à sa famille. Smil et son père s'étaient alors lancés dans un procès (1384-1385) qui s'était soldé par leur défaite. En 1390, alors qu'ils avaient fait appel, le tribunal royal (*zemský soud*) donna à nouveau raison au roi.⁷

Cette expérience de l'injustice explique – du moins en partie – l'engagement de Smil (le Jeune).⁸ Les membres de l'Union à laquelle il se rallia emprisonnèrent à deux reprises le roi,

¹ **Pinvičkův/Zebergerův sborník** [1459-1469], Národní Museum, Praha, II.F.8, f. 98v-123v (ms A) ; **Opatovický sborník** [1450], Národní Museum, Praha, II.F.9, f. 156r-198r (ms B) ; **Třeboňský zlomek** [1419-1499], A.18, Schwarzenberský archiv, Třeboň, f. 327r-328r (ms C).

² Jan Dobravius, *Theribolia Ioannis Dubravii iuriconsulti et equitis aurati de regiis praeceptis* [1520], voir : J. Dobravius, *Theribolia. Rada zvířat*, přípr. Miroslav Horna a Eduard Petrů (Praha: Academia, 1983).

³ Jan Mantuán Fencel, *Nové rady: Radda zhowadilych zvierzat a ptáctwa k človieku, kterýchby povah přirozenie gijch miel následovati a kterých se vystřehati w zprawování života dobrého s ffigurami Rytmem wydáná*. Wytiłtieno v Plzni v Jana Pekka Nakladem Jana Mantuana mieřtana Plzenřskeho. Leta od krystowa narozeni M^o Vc^o XXV iij^o. Čztrnadcteho dne Vnora mieřyce (1528) ; *Kniha užitečná i kratochvilná, jenž slove Rada všelikých nerozumných zvířat i ptacva, kteříž člověku všelikého povolání radu dávají, v čemby jejich přirození následovati, a jakých povah ke zprávě života dobrého se vystřihati měl*. Nyní nově zpravená a s figurami pěknými vůbec vydaná. Od Jiřího Melantrycha z Aventýnu (1573).

⁴ J. Hrabák, *Smilova škola. Rozbor basnické kultury* (Praha, Studie Pražského linguistického kroužku, 3, 1941).

⁵ *Smil Flaška z Pardubic. Nová rada* (Praha: Obris, 1950), přípr. J. Daňhelka, introduction, p. 10-12.

⁶ Sur l'Union seigneuriale, voir J. Spěváček, *Václav IV. 1361-1419* (Praha: Svoboda, 1986), p. 213-258, 319-366 ; M. Nejedlý, 'Václav IV. a panská jednota. Část první – Barvy všechny', *Historický Obzor* 11-12 (1999), p. 242-249 ; M. Nejedlý, 'Václav IV. a panská jednota. Část druhá – Králová koruna krásná jest věc, ale těžká', *Historický Obzor* 1-2 (2000), p. 8-15 ; M. Nejedlý, 'Václav IV. a panská jednota. Část třetí – Račiž, králi, poslouchati', *Historický Obzor* 3-4 (2000), p. 68-75.

⁷ L. Bobková, M. Bartlová, *Velké dějiny zemí Koruny české IV.b* (Praha-Litomyšl: Paseka, 2003), p. 348-352.

⁸ *Smil Flaška z Pardubic*, J. Daňhelka, p. 6 ; M. Nejedlý, 'L'idéal du roi en Bohême à la fin du XIV^e siècle. Remarques sur le Nouveau Conseil de Smil Flaška de Pardubice', in *Penser le pouvoir au moyen âge : Études d'histoire et de littérature offertes à Françoise Autrand*, éd. D. Boutet, J. Verger (Paris: Éditions de la Rue d'Ulm, 2000), p. 247-260 ; M. Nejedlý, *Fortuny kolo vrtkavé* (Praha: Nakladatelství Aleš Skřivan ml., 2003), p. 389 ; T.

d'abord en 1394, puis en 1402-1403,⁹ et parvinrent à reconquérir les grands offices royaux. Smil devint lui-même premier greffier (*nejvyšší pisár*) du tribunal royal en 1396. Et c'est dans le cadre des activités de l'Union qu'il trouva la mort en 1402, alors qu'il participait en tant que lieutenant (*hejtman*) de Čáslav, à l'expédition conduite contre la ville de Kutná Hora, restée fidèle au roi.¹⁰

Polarisé par la question du dialogue entre le roi et la société politique, le *Nouveau conseil* met en scène la diète inaugurale convoquée par le lion, jeune roi fraîchement entré dans ses fonctions. Inexpérimenté, il est désireux de bien gouverner et compte sur l'aide de ses fidèles serviteurs et sujets pour y parvenir. Tous sont sommés de dispenser, chacun leur tour, le conseil essentiel à leurs yeux pour lui permettre de mener à bien son entreprise. Néanmoins, imprégné de la vision traditionnelle du pouvoir où le politique est absorbé par le spirituel car orienté vers la perspective du salut, son message se situe à l'intersection entre trajectoire individuelle, destinées d'un peuple et providence divine. Le roi est l'instrument de dieu pour réaliser le salut des hommes *via* la réalisation de son propre salut et son exemplarité morale. La personne du roi est dès lors au centre de l'attention de Smil. Mais au-delà, c'est le chrétien, l'homme dans sa complexité, qui se découvre à nous.

Dans cette contribution, c'est cette épaisseur du message de Smil, les correspondances entre existence du simple individu, exercice de l'office royal, et providence divine, que je voudrais restituer. Dans une première partie, je montrerai que l'animal est le moyen choisi par Smil pour dire l'homme, dans sa plasticité et sa diversité, à une époque où il était difficile de parler de l'individu pour lui-même, tant pour des raisons morales que « méthodologiques ». Dans une deuxième partie, je m'intéresserai au bestiaire comme représentation du monde, l'auteur se faisant fort de mettre en avant la noblesse à laquelle il appartient. Pour finir, j'essaierai de circonscrire la conception du pouvoir et du gouvernement de Smil, notamment à l'aide d'une comparaison avec la *Chronique de Dalimil*, première chronique écrite en tchèque au début du XIV^e siècle et porteuse du même idéal nobiliaire.

Parler à l'homme, parler de l'homme

Animalité et salut : le sort de l'homme et de l'humanité

L'animal est omniprésent dans la littérature médiévale. Cependant, il intervenait bien moins pour lui-même, que comme un élément permettant de comprendre le projet divin et le rapport de dieu à l'homme. C'est d'ailleurs cette compréhension radicale du sens du monde et de la vie que Smil vise. Dans sa préface, alors qu'il anticipe les potentielles réactions incrédules du lecteur devant la mise en scène d'animaux parlants, réunis en assemblée, il justifie le procédé en avançant que c'est le sens qui importe, et non point la forme (56-79).¹¹

Linhart, *Nová rada urozeného pána Smila Flašky z Pardubic jako historický pramen*, mémoire de master réalisé sous la direction de Martin Nejedlý et soutenu en 2001 à l'Université Charles (Prague).

⁹ Le conflit s'était transformé et la seconde fois, c'est Sigismond, auquel les membres de l'Union s'étaient majoritairement ralliés, qui fit emprisonner son frère Venceslas à Vienne. Voir Spěváček, *Václav IV., op. cit.*, p. 346-347.

¹⁰ F. Menšík, 'Kdy zemřel Smil Flaška z Pardubic?', *Sborník historický* 1 (1883), p. 201-202.

¹¹ Peut-être y aura-t-il quelqu'un pour demander : / « Mais que raconte-t-il ? / Moi, je pense que ce n'est pas la vérité / et il faut manquer de sagesse pour croire / que la volaille et la faune, / dans le monde tel qu'il va, tiennent aussi leur propre diète. / Il a sans doute une intention, / il veut nous induire en erreur en beauté, / il raconte des fables comme s'il parlait vrai. / Car les animaux n'ont pas de raison / et ne savent pas parler ; / celui qui a composé ce poème / n'a pas toute sa raison, / peut-être pense-t-il que nous sommes des enfants. » / Mais moi je te le fais savoir, / à toi qui penses ainsi, / sache-le, il n'est guère sage, / de se demander qui parle, / alors que c'est ce qui est dit qui doit retenir l'attention, / si le bon peut le comprendre, / le mauvais s'en dédie. / Qui que tu sois, ne te demande pas / si c'est la vérité. Prends les choses comme je te les donne, / ne te mêle pas de mon travail. (La traduction des extraits du *Nouveau conseil* est de mon fait et repose sur l'édition de J. Daňhelka de 1950 citée

Si ce n'est le nom par lequel ils sont introduits et qui renvoie explicitement à leur espèce, les animaux de Smil n'ont presque rien d'animal et sont fortement anthropologisés. Ils parlent, se montrent policés et discutent sur des sujets complexes. Sans ambiguïté, c'est de l'homme que les animaux du conseil parlent et c'est l'homme qu'ils représentent. De manière révélatrice, avec 33 occurrences, le substantif homme (*člověk* sg./lidé pl.) totalise l'une des plus hautes fréquences.

Ainsi, le salut du roi et de son peuple, qui est plus largement posé comme celui de l'humanité entière, est au cœur des réflexions, le cygne ne s'adressant plus qu'aux chrétiens en fin de texte. La thématique est pourtant étrangère au sort de l'animal. Pourvu d'une âme en tant que principe animant le corps, l'animal n'était pas doté de l'esprit ou de la raison/intellection,¹² caractéristiques de la personne humaine. Cela ne les empêche pas de discuter au sujet de la raison (*rozum*, 8 occurrences), de la conscience (*vědomí*, 2 occurrences) et surtout de l'âme (*duše*, 21 occurrences) et du corps (*tělo*, 13 occurrences), reprenant à leur compte (et à leurs dépens en tant qu'animaux) la hiérarchisation entre ces deux pôles qui associe le corps au péché, à l'animalité, et fait l'âme ce par quoi l'homme doit s'élever et se rapprocher de dieu.

Le cœur (*srdce*, 21 occurrences) jouit alors d'une attention spéciale. Déjà perçu par les premiers ermites du désert d'Égypte comme le centre de la personne,¹³ le cœur fait au Moyen Âge l'objet d'une promotion croissante qui assure son « triomphe comme localisation de l'âme ».¹⁴ Les animaux recommandent au roi de l'emplir d'humilité (agneau 1215, 1232), de vertus (aigle 146), du Christ (léopard 425), ou encore de la crainte de dieu (aigle 159), cette dernière émotion étant perçue comme la voie privilégiée de la rencontre avec dieu en maintenant le croyant dans un état de vigilance et d'application permanentes¹⁵ (aigle 175-182, éléphant 1819-1920, licorne 1928). Le cœur peut tout aussi bien être habité par le vice (mal attentionné, le griffon appelle à s'y délecter de ses trésors 1866) et la dureté (mise en garde du cygne 1392-1397), et conduire ainsi à l'enfer, caractérisé typiquement par le feu éternel et l'absence de repos (aigle 140-141, cygne 1982) et le grill (cygne 1979). L'organe est considéré comme le siège de l'intentionnalité humaine et il suffit à dieu de le contempler pour déchiffrer les hommes (chameau 1756). Le cœur était en effet considéré comme le point de rencontre non seulement entre le corps et l'âme, au niveau de l'individu, mais encore entre l'humain et le

plus haut, établie majoritairement à partir du manuscrit A, et complétée avec le manuscrit B. Les extraits traduits en français par mes soins s'appuient aussi sur cette édition.)

¹² Dans les premiers siècles, la conception de l'âme est caractérisée par un schéma ternaire. Hérité du judaïsme, ce schéma apparaît chez saint Paul, qui définit l'être entier de la manière suivante : le corps, l'âme, l'esprit (1 Thes 5, 23). L'animal n'était dépourvu que du troisième, l'esprit. Au Moyen Âge cependant, c'est une conception duelle de la personne humaine qui s'impose. Néanmoins, au sein de cette dualité stricte, les scolastiques font place à une plus grande diversité d'aspects de l'âme. Si l'âme est simple et ne peut pas être divisée en parties distinctes, elle comporte trois puissances, dans la continuité d'Aristote : la puissance végétative (forme de vie partagée par les plantes), la puissance sensitive (forme de vie partagée par les animaux), la puissance rationnelle (propre à l'homme). Voir J. Baschet, *Corps et âme. Une histoire de la personne au Moyen Âge* (Paris: Aubier-Flammarion, 2016), p. 24-26 ; J. Baschet, 'Âme et corps dans l'Occident médiéval : une dualité dynamique, entre pluralité et dualisme', *Archives de sciences sociales des religions* 112 (2000), mis en ligne le 19 août 2009, dernière consultation le 28/8/2020, URL : <http://journals.openedition.org/assr/20243>

¹³ P. Brown, *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif* (Paris: Gallimard, 1995), p. 282.

¹⁴ J. Le Goff, J. Baschet, 'Anima', *Enciclopedia dell'arte medievale*, tome 1 (Rome: Istituto della Enciclopedia Italiana fondata da Giovanni Treccani, 1991), p. 798-804.

¹⁵ Si l'amour, ce dont témoigne le *Nouveau conseil* (aigle 183-184), joue aussi un rôle important, il était secondaire par rapport à la peur qui entraînait plus efficacement la conformité à un modèle par l'intériorisation, l'incorporation, sous l'effet de l'émotion négative et de la « surculpabilisation », des préceptes de l'Église, stratégie de conversion que J. Delumeau a appelée la « pastorale de la peur, » voir J. Delumeau, *Le Péché et la peur : la culpabilisation en Occident XIII^e-XVIII^e siècles* (Paris: Fayard, 1983), p. 10. Notons que, dans le *Nouveau conseil*, l'éléphant recommande au roi d'enseigner cette introspection et ultravigilance à ses propres enfants (1842).

divin, au niveau cosmique. C'est en lui que l'homme doit aimer (aigle 126-127, 278) et craindre dieu (chameau 1749).

Animalité et individuation : dire l'humain et sa diversité

Mais alors, pourquoi recourir à la figure animale ? Attardons-nous un instant sur le bestiaire du *Nouveau conseil*, listé ici selon l'ordre d'apparition des différents protagonistes :

Lion (Lev) / préface	122		
Aigle (orel)	250	<i>Coq de bruyère</i> (tetřev)	10
Léopard (levhart)	166	Chien (pes)	24
Faucon (sokol)	34	Hibou (sova)	20
Ours (nedvěd, medvěd)	26	Renard (liška)	34
Grue (řeřáb, jeřáb)	100	<i>Milan</i> (luňák)	14
Loup (vlk)	44	<u>Hérisson</u> (ježek)	12
Vautour (sup)	34	<u>Écureuil</u> (veverek, veverka)	22
Cerf (jelen)	58	Étourneau (špáček)	26
Paon (páv)	36	Lynx (rys)	36
Cheval (kuoň, kůň)	44	Perroquet (papauch, papoušek)	32
Coq (kokot, kohout)	44	Singe (opice)	22
Bœuf (volek, vůl)	28	Alouette (skřivanec, skřivan)	60
<i>Oie</i> (hus, husa)	18	<i>Castor</i> (bobr)	18
Âne (osel)	58	<i>Hirondelle</i> (vlaštovice, vlaštovka)	12
Pigeon (holub)	62	Belette (kolčava)	20
Truie (svině)	22	Rossignol (slavík)	40
Tourterelle (hrdlice, hrdlička)	38	Chameau (vlebloud)	50
<i>Lièvre</i> (zájec, zajíc)	10	Mésange (sýkora)	40
Corneille (vrána)	28	Éléphant (slon)	38
Agneau (beránek)	38	<i>Griffon</i> (noh)	18
Cigogne (čáp)	58	Licorne (jednorožec)	60
<i>Chat</i> (kočka)	16	Cygne (labuť)	188

Fig. : Le bestiaire de Smila Flaška de Pardubice¹⁶

Après les mots d'accueil du lion qui prennent place dans la préface, 44 animaux se succèdent pour livrer leurs conseils. Ils sont 54 en tout si l'on ajoute ceux qui sont mentionnés mais ne parlent pas : le cochon (1117), le corbeau (1210), la pie (1211), le bruant (1211), le moineau (1211), la chouette (1377), le hibou moyen-duc (1377), la marte (1411), la buse (1413), le chardonneret (1720). Ils relèvent majoritairement du bestiaire familial, voire intime, de l'homme médiéval, avec seulement deux animaux imaginaires (licorne, griffon) et cinq animaux exotiques (léopard, perroquet, chameau, éléphant, singe).¹⁷ Smil entendait clairement, parler à travers son bestiaire, du quotidien et des préoccupations de ses lecteurs.

Par le truchement des animaux, c'est l'homme dans sa diversité et dans sa plasticité qu'il entreprend de figurer. L'individuation est un phénomène qui s'imposa tardivement – ou plutôt qui fut longtemps déconsidéré par les hommes du Moyen Âge. Si l'usage des marqueurs de la singularité de l'agent empirique et de la diversité de l'acteur social s'enracine à partir du XII^e siècle (nom, sceau, signature, blason, etc.), si donc l'individu est de plus en plus doté d'une

¹⁶ Les chiffres indiquent le nombre de vers dont chacun bénéficie. L'italique sert à repérer les animaux que l'on entend peu (nombre réduit de vers). En gras, j'ai indiqué au contraire les animaux importants. Le soulignement met en évidence les deux mammifères qui se suivent au cœur de la construction, et autour desquels se distribue l'alternance oiseau/mammifère.

¹⁷ F. Audouin-Rouzeau, 'Bêtes médiévales et familiarité : animaux familiers de l'esprit, animaux familiers de la vie', *Antropozoologica* 20 (1995), p. 11-40.

visibilité particulière, c'est d'abord pour les nécessités du contrôle au sein de son réseau de sociabilité, en tant que membre d'une famille, d'une communauté d'habitants, d'une paroisse, etc. L'individu existe et s'affirme, mais il est en permanence ramené au groupe, et il est donc difficile de l'appréhender.¹⁸ Même si on les percevait, il demeurerait malaisé de dépeindre la singularité et la diversité humaines. On le voit dans les représentations iconographiques qui délaissent les traits distinctifs quand il s'agit de représenter les corps humains. Il était admis que, du fait du péché originel, tous les hommes étaient semblables. Par ailleurs, on pensait que l'être véritable devait être recherché dans la relation à dieu et le renoncement à soi, recommandations récurrentes dans la bouche des animaux du *Nouveau conseil*.

À cette difficulté inhérente au contexte médiéval et à ses protagonistes, s'ajoute la conviction de nombreux médiévistes selon laquelle ils travailleraient sur une période exotique, sans parallèle pertinent avec notre monde, et donc étranger à ce qu'ils croient constituer la modernité.¹⁹ Même si de nombreux travaux ont œuvré à mettre fin aux préjugés qui la fonde,²⁰ la tradition, qui veut que l'individuation soit un phénomène de la modernité apparu dans le contexte de l'essor du capitalisme et du protestantisme, est tenace. Louis Dumont a pourtant montré que l'empreinte de l'individualisme avait déjà grignoté le règne du holisme au début du christianisme. En travaillant sur l'Inde, l'anthropologue dégagait la figure du « renonçant », ce « croyant-hors-le-monde » parti chercher ailleurs la vérité, que l'on retrouve chez les premiers chrétiens et qui constitue, selon lui, le prototype de l'individu moderne. L'histoire de l'individualisme, qui s'achève avec le protestantisme, serait donc celle de l'entrée dans le monde de cet individu, seul capable d'accéder à la sagesse, cela grâce au travail séculaire de l'Église, médiatrice entre l'*individu-hors-le-monde* et le monde, qui, à force de se « mondaniser », en devenant elle-même une autorité temporelle, puis un État dans le monde, a définitivement cessé d'être l'institution englobante, au fondement de l'organisation holiste de la société.²¹

La conscience de l'existence de l'individu, de sa singularité et de sa complexité, est palpable dans le *Nouveau conseil*. Contrairement à l'idée qui prédomine dans l'étude des bestiaires, le recours à la figure animale dépassait le procédé allégorique selon lequel chaque animal représentait un tempérament bien précis et codifié, essentialisé, et permettait ainsi d'illustrer des modèles de comportements à éviter ou à reproduire ; au contraire, certains attributs étaient d'ailleurs partagés par plusieurs animaux.²² Ainsi, dans le *Nouveau conseil*, les différents animaux sont-ils certes caractérisés par des tempéraments marqués, mais qui ressortent surtout par leur mise en rapport les uns avec les autres et le contraste produit : le conseil de l'ours de boire et manger sans retenue (585-587) paraît d'autant plus incongru que l'encadrent ceux du faucon et de la grue qui préconisent, respectivement, vigilance (550-557) pour le premier, et discrétion (627) et impartialité envers les officiers (648-651), pour la seconde.

¹⁸ B. Bedos-Rezak, D. Iogna Prat, *L'individu au Moyen Âge. Individuation et individualisation avant la modernité* (Paris: Aubier, 2005), p. 24.

¹⁹ A. Guerreau *L'Avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au xxi^e siècle ?* (Paris: Le Seuil, 2001).

²⁰ Entre autres : J. Coleman, *L'individu dans la théorie et la pratique politique* (Paris: Presses Universitaires de France, 1996) ; A. J. Gourévitch, *La naissance de l'individu dans l'Europe médiévale* (Paris: Le Seuil, 1997) ; Bedos-Rezak, Iogna Prat, *L'individu, op. cit.* ; A. De Libera, *L'archéologie du sujet I. Naissance du sujet* (Paris: Vrin, 2007) ; D. Boquet, P. Nagy, *Le sujet des émotions au Moyen Âge* (Paris: Beauchenne, 2009) ; D. Boquet, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval* (Paris: Le Seuil, 2017).

²¹ L. Dumont, 'La genèse chrétienne de l'individualisme moderne. Une vue modifiée de nos origines', *Le Débat* 8 (1981), p. 124-146.

²² L. Houwen, 'Animal parallelism in medieval literature and the bestiaires: A preliminary investigation', *Neophilologus* 78/3 (1994), p. 483-496, ici p. 485.

De surcroît, les figures convoquées ne sont en rien des supports figés dans les discours qu'on leur fait prononcer ; elles sont elles-mêmes de véritables « images performantes ».²³ Arguant que le sentiment de satiété prime sur tout le reste (700-706), le loup se réjouit d'ores et déjà des festins qu'il pourra faire en échange des services rendus au roi (730, 738-740) ; appelant le roi à l'humilité, la tourterelle est d'autant plus crédible qu'elle n'est pas offensée de parler juste après la répugnante truie (1137-1138 : *bez odpory*) ; en flagornant le roi, le renard met en acte le conseil qu'il lui donne : n'agir que dans le but d'assouvir ses désirs – son désir à lui est d'avoir la faveur du roi et c'est dans ce but qu'il le flatte (1382-1387).

Le bestiaire de Smil ne vise pas tant à classer qu'à illustrer par la démultiplication des exemples. En plus de la variété des caractères, c'est la versatilité de l'âme humaine, et donc la complexité de la personne, qu'il cherche aussi à transmettre. Les appels à dormir de tout son saoul (ours 588), à boire et à manger au-delà de toute mesure (ours 587, loup 702, 707, oie 992), à suivre ses désirs (renard 1398-1401) ou à s'isoler et fuir les responsabilités (coq de bruyère 1330-1332) correspondent par exemple à autant de vices que l'on attribuait à Venceslas IV. Dans un monde qui associait l'homme à l'âme et à dieu, les animaux incarnaient le bas-monde ; ils représentaient une manière de dire les pulsions,²⁴ l'animalité siégeant en l'être humain se rapportant au corps, « le sale de l'homme ».²⁵ Le détour par les animaux était une manière de décrire la part d'animalité et d'inconscient inhérente à l'homme, qui était aussi, les médiévaux en étaient bien conscients, la marque de son humanité. Dans une démarche cathartique, ce détour permettait d'éprouver les vices et les péchés pour les dédramatiser et s'en libérer, car actualisés par d'« autres », non humains.

Dire le monde social. Inégalités et hiérarchie

Les inégalités au sein du conseil

Anthropologisés, les animaux illustraient l'homme dans sa dualité d'âme et de corps²⁶ et alimentaient les réflexions sur la relation entre les deux, et l'exigence de soumission du second à la première. Or ces réflexions avaient des implications très fortes dans le monde, quand bien même celui-ci était dénigré dans le discours. Obstacle, le monde était tout autant la condition du salut, le lieu de sa réalisation.²⁷ Il était donc au cœur des préoccupations. L'image de la personne et l'unité psychosomatique étaient un instrument puissant pour fonder le corps social et ecclésial. La hiérarchie entre l'âme et le corps se répercutait sur le vivant, élevant ce qui était le plus près de l'âme (homme, mâle, adulte, prêtre) et rabaissant ce qui se rapprochait du corps (animal, femme, enfant, ouailles) dans un système de correspondances et d'entrelacs (l'animal étant ainsi pour l'homme ce que le corps était pour l'âme) qui quadrillait le social. D'une manière plus générale, le Moyen Âge fourmillait d'oppositions, ces « couples pauliniens », caractérisés par deux pôles hiérarchisés,²⁸ et articulait tout ce qui était perçu et décrit à la supériorité du divin, un divin qui avait ses correspondances terrestres (changeantes selon les discours) et permettait donc de consolider ou de fonder des hiérarchies.

²³ P.O. Dittmar, 'Performances symboliques et non symboliques des images animales', in: *La performance des images*, éd. A. Dierkens, G. Bartholeyns, Th. Golsenne Bruxelles (Bruxelles: Éditions de l'université de Bruxelles, 2009), p. 59-70.

²⁴ K. Thomas, *Man and the Natural World* (New-York: Pienguin Books, 1984), p. 35.

²⁵ P.O. Dittmar, 'Le propre de la bête est le sale de l'homme', in: *Adam et l'astragale. Essais d'anthropologie et d'histoire sur les limites de l'humain*, éd. G. Bartholeyns, P.-O. Dittmar, Th. Golsenne, M. Har-Peled, V. Jolivet (Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009), p. 153-172.

²⁶ L'opposition âme et corps apparaît nettement dans la tirade du cygne (1941-1957), le corps étant le lieu des péchés, et la raison, le moyen pour échapper à ces derniers.

²⁷ Dumont, La genèse, art. cit., p. 9.

²⁸ G. E. Caspary, *Politics and Exegesis: Origen and the Two Swords* (Berkeley-Los Angeles: University of California Press, 1979), p. 113-114.

La société médiévale était par définition inégalitaire. Le déroulement du conseil orchestré par Smil en témoigne fidèlement. Alors que l'aigle, le cygne, le léopard ou la grue s'octroient de longs temps de paroles, avec respectivement 250, 188, 166 et 100 vers, d'autres animaux ne dépassent pas les 20 vers (10 vers pour le lièvre, 16 pour le chat, 18 pour l'oie, ou encore 12 pour le hérisson). Certains sont juste nommés sans que la parole ne leur soit accordée.²⁹ À l'inverse, de manière tout à fait unique, l'aigle intervient à deux reprises, dans la « préface » du lion (86-103), puis en tant que premier conseiller. À l'instar du lion mis en exergue, et de l'aigle qui est le premier à parler, en clôturant l'assemblée, le cygne jouit d'une position privilégiée. L'aigle et le cygne ensèrent de surcroît l'histoire de l'humanité dans sa globalité, l'aigle évoquant Adam, le premier homme (aigle 327), le cygne, la fin du monde et le jugement dernier. De la sorte, ils donnent le ton et fixent l'ordre des préoccupations, avec en premier lieu, le péché originel et le salut.

Les différences se disent aussi à travers le droit de regard du roi qui ne se prive pas d'émettre des jugements sur les animaux. Alors qu'il remercie longuement l'aigle pour ses conseils qu'il loue (361-372), il introduit avec déférence son ami le léopard (374-378), il donne la parole avec condescendance à l'ours (574-576) ou à la grue (599-601), témoigne du mépris au loup (698-699) et interrompt brusquement le vautour (775-776).

Naturalisation du donné social

La distribution de la parole suit un ordre préétabli : « Que chacun selon son rang / me donne son conseil, » énonce le roi (577-578). Le faucon s'incline devant le roi et parle timidement (543-544), l'oie prie le roi de ne pas la prendre au sérieux (980), l'âne s'excuse de ne pas être à l'aise quand il doit parler, mettant cela sur le compte de son manque d'expérience comme sa famille était habituellement exclue des assemblées à cause des longues oreilles qui caractérise son espèce (995-1005).

L'ordre et la hiérarchie sont acceptés, intériorisés, comme nécessaires au bien de tous, selon le mode d'organisation holiste de la société.³⁰ Ici, ils sont en accord avec des caractéristiques physiques (les longues oreilles de l'âne), psychiques (sottise de l'oie ou du castor) ou encore morales (cupidité du loup et du vautour). L'ordre des réalités est inversé. Alors que les hiérarchies sont le produit de rapports de domination, elles procèdent ici de qualités intrinsèques aux différentes espèces. Du fait de ses « beaux habits », c'est-à-dire des couleurs chatoyantes de ses plumes, le paon est chevaleresque (833).

Le recours à l'analogie animale permet de projeter une hiérarchie essentialisée qui scotomise le caractère contingent de la distribution des positions sociales. Ce sont les caractéristiques à chacune des espèces qui les différencient les unes par rapport aux autres et qui servent de base à la différenciation sociale. C'est parce qu'ils sont naturellement sots que l'oie et le castor sont presque voués au mutisme.

L'assomption de l'aristocratie

Cette essentialisation de la position dominante, la naturalisation et le recours à des éléments physiologiques (sang bleu) et moraux (magnanimité, sacrifice de soi au profit de la communauté) étaient des procédés récurrents dans les discours et stratégies développés par les noblesses européennes pour asseoir leur domination. Nombreux, aussi, étaient les traités de médecine médiévaux recensant les caractéristiques physiques permettant de distinguer par leur apparence respective le noble du non-noble ; l'un d'eux, rédigé en Bohême au XV^e siècle,

²⁹ Voir *supra*.

³⁰ L. Dumont, *Homo aequalis I. Genèse et épanouissement de l'idéologie économique* (Paris: Gallimard, 1985), p. 12.

stipulait : « Celui qui a le buste étroit est noble. Celui qui a le buste court est de nature roturière. »³¹

Les animaux qui ont le plus d'importance symbolisent les grands barons. Sans chercher à identifier des personnes concrètes comme certains se sont amusés à le faire, l'aigle et le léopard étaient des emblèmes courants dans le paysage héraldique et renvoyaient aux plus hautes titulatures.³² Prenant la parole après le castor qui recommandait au roi d'habiter dans la boue et près des rivières, et de n'utiliser que le bois pour bâtir de nouvelles constructions (1633-1650), à l'instar du petit peuple, l'hirondelle s'insurge et l'enjoint au contraire à édifier un antre en pierre au sommet d'un éperon rocheux (1651-1662), allusion évidente au mode d'habitat seigneurial. Le paon et le cheval, animaux typiques des châteaux et de la représentation nobiliaire, disent quant à eux l'importance des beaux vêtements, des tournois et du mode de vie courtois (*rytierstvie* 890, *rytieř pav* 833).

Le léopard recommande explicitement au roi de ne pas prendre de paysans (*chlapiech* 488) mais seulement « des seigneurs nobles » dans son conseil, qu'il aura intérêt à garder restreint (*urozené pány* 491) ; il lui enjoint également de bien respecter l'ordre et la préséance de chacun (*řád* 508), et de ne pas négliger les prélats (510). La petite noblesse et les marchands sont ouvertement méprisés par la grue pour leur cupidité et désir d'ascension sociale *via* l'achat d'offices (645-675), remarque qui fait directement écho aux critiques de l'Union seigneuriale – mais qui est aussi un leitmotiv de la littérature nobiliaire. Le léopard met la messe à l'honneur (423, 441), tandis que l'aigle souligne l'importance de la communion (313-315). Si la messe est le moyen d'entrer dans une relation plus intense avec dieu, elle est aussi cet espace-temps de déploiement de l'apparat et de la mise en scène de l'ordre social, qui en permet la consolidation.

Pratique et culture politiques

Construire l'indispensable consensus

Le roi rassemble les animaux pour recevoir leur conseil et ainsi bien gouverner « pour l'ordre et pour la paix du pays » (50). De cette manière, il atteindra son salut et celui de son peuple (léopard 395-399). Le *Nouveau conseil* reproduit l'idéal d'harmonie et de concorde selon lequel plan du roi, plan du peuple et plan de dieu sont emboîtés les uns dans les autres,³³ chacun, du plus humble au plus puissant, concourant ainsi à l'œuvre divine et profitant, à son niveau, de cette communauté de destin et d'intérêts. Le *Nouveau conseil* est un texte à vocation normative qui a en vue une représentation de l'idéal du prince, mettant en avant la conception traditionnelle du gouvernement, à son apogée au XII^e siècle, celui du *regimen*, comme art de conduire les âmes vers leur salut, englobant l'exercice du pouvoir monarchique (le *regnum*) et définissant les conditions de ce dernier.

Au XIII^e siècle, un équilibre entre *regimen* et *regnum* avait pourtant été trouvé sous la double pression du développement des grandes monarchies et du mouvement intellectuel suscité par la redécouverte d'Aristote, qui avait abouti à une relative autonomisation du politique par rapport au spirituel.³⁴ Malgré son approche traditionnelle, Smil se fait aussi le

³¹ *Hvězdářství krále Jana*, préparé par A. M. Černá, A. Hadravová, P. Hadrava, M. Stluka (Praha: Astronomický ústav Akademie věd České republiky, 2004), p. 97.

³² M. Pastoureau, 'Les armoiries', *Typologie des sources du Moyen Age occidental*, fasc. 20 (Turnhout, Brepols, 1979).

³³ R. Antonín, 'Rada zvířat Smila Flašky z Pardubic v kontextu ideálu panovnické moci v českém myšlení druhé poloviny 14. Století', *Historické štúdie* 48 (2014), p. 9-22 ; R. Antonín, *The Ideal Rule in Medieval Bohemia* (Leiden-Boston: Brill, 2017), p. 89, 267, 272.

³⁴ La troisième phase est, à la Renaissance, le renversement du rapport au profit du *regnum*, l'État devenant le fondement de l'ordre civil et constituant le principe des pratiques gouvernementales, voir M. Senellart, *Les Arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement* (Paris: Le Seuil, 1995), p. 40-42.

reflet de ces transformations. La convocation de la diète dénote une conscience aiguë de l'exigence de représentativité, devenue une composante centrale des processus de légitimation à la fin du Moyen Âge. Au conseil, tous, qu'ils soient gros ou petits, sont invités à parler (préface 1-6). C'est l'ensemble de la « communauté, » ainsi nommée par le léopard (472) et la grue (639), qui est contacté par les messagers du roi pour venir s'exprimer. Le mot *obec* utilisé en tchèque renvoie à la *zemská obec*, équivalent du latin *communitas regni*, qui était un élément central de l'idéologie nobiliaire. Désignant selon les situations aussi bien les seigneurs du royaume que le peuple soumis au souverain, elle illustre parfaitement ce rôle de représentation que la noblesse s'était accaparé, articulant savamment fermeture et ouverture, le nombre restreint des élus qui en étaient les véritables acteurs, d'un côté, et la totalité des sujets représentés et présentés comme les bénéficiaires de leur action, à travers la référence légitimatrice au bien commun, de l'autre.³⁵ Si, nous l'avons vu, les rapports et les commentaires des uns sur les autres, le temps de parole accordé, mettent au jour une hiérarchie bien précise, cette différenciation est masquée par le discours du lion qui prétend vouloir donner la parole à chacun, ainsi que par l'organisation formelle du texte et l'alternance systématique entre un oiseau et un mammifère qui entretient une symétrie parfaite.³⁶ Derrière cette façade d'équité, comme dans la société réelle, les voix de tous les animaux ne pèsent pourtant pas le même poids. Or cela n'est pas vécu comme une injustice, tous acceptant que l'avis de la *sanior pars* a plus de valeur. La longue tirade du cygne, qui se prolonge jusqu'au Jugement dernier et au salut éternel, signifie le triomphe du consensus qui, estimait-on, était du ressort final de dieu.

Smil et Dalimil, un courant politique commun ?

Par son inscription dans le milieu nobiliaire et les aspirations qui y sont formulées, le *Nouveau conseil* se situe dans la lignée de la *Chronique de Dalimil*, première chronique écrite en tchèque vers 1309-1313, dans le contexte de la crise de succession entraînée par l'extinction des Přemyslides (1306), qui déboucha sur l'avènement des Luxembourg dans le pays après l'élection du comte Henri de Luxembourg comme roi des Romains en 1308.³⁷ Cette crise fut l'occasion pour la noblesse de renégocier le contrat politique et de s'imposer comme le partenaire incontournable du roi.³⁸ Presque un siècle sépare les deux textes. Sur le plan formel, la *Chronique de Dalimil* est par définition une histoire du pays, des origines à la période de rédaction. Néanmoins, les deux textes sont traversés par des préoccupations et des conceptions similaires.

Le conseil et les collaborateurs du roi

Dans le *Nouveau conseil* comme dans la *Chronique de Dalimil*, le conseil est la pierre angulaire du bon gouvernement. Chez Smil, le conseil s'achève par l'évocation du salut du roi et de son peuple par le cygne, signifiant son rôle décisif et adjuvant dans la réalisation de ce projet. Chez Dalimil, le long *exemplum* de la « Guerre des Jeunes filles » (chap. 9-16), épisode mythique consistant en la domination tyrannique des femmes du pays sur les hommes, est l'occasion d'illustrer l'importance du conseil : si les jeunes filles purent prendre le pouvoir,

³⁵ Z. Uhlíř, 'Pojem zemské obce v tzv. Kronice Dalimilově jako základní prvek její ideologie', *Folia Historica Bohemica* 9 (1985), p. 7-32 ; É. Adde, 'Communauté du royaume et affirmation de la noblesse dans les pays tchèques (XIII^e-XIV^e siècles)', in: *Communitas regni. La « communauté de royaume » de la fin du X^e siècle au début du XIV^e siècle (Angleterre, Écosse, France, Empire, Scandinavie)*, éd. par D. Barthélemy, I. Guyot-Bachy, F. Lachaud, J.-M. Moeglin (Paris: Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2019), p. 319-335.

³⁶ Voir le tableau, *supra*.

³⁷ É. Adde, *La Chronique de Dalimil et les débuts de l'historiographie nationale tchèque en langue vulgaire* (Paris: Publications de la Sorbonne, 2016).

³⁸ É. Adde, 'Représentation et partage du pouvoir, l'imposition du dualisme comme mode de gouvernement dans la Bohême médiévale (XIV^e-XV^e siècles)', in: *46^e congrès de la SHMESP : Gouvernement des âmes, gouvernement des hommes, Montpellier, 28-31/5/2015* (Paris: Publications de la Sorbonne, 2016), p. 126-136.

c'est parce que les hommes, adonnés au divertissement, avaient cessé de tenir conseil. Une équation se dégage alors : c'est le clan qui tient conseil qui domine la situation. La cheffe des jeunes filles, Vlasta, dit sans ambiguïté : « Les personnes qui siègent volontiers au conseil / viennent victorieusement à bout des querelles. »³⁹ Inversement, c'est quand le duc légendaire Přemysl rétablit la discipline et le conseil que les jeunes filles sont vaincues et que tout « rentre dans l'ordre. »

Smil comme Dalimil ont une idée précise de la forme que ce conseil doit prendre. Plus qu'un rouage administratif, le conseil est une véritable idéologie et un style de vie pour ses membres, qui signifie l'actualisation de la coopération du roi avec les seigneurs. On l'a vu, le léopard préconise un conseil restreint composé des grands barons du royaume, censés être naturellement doués des meilleures qualités, et en exclut étrangers et roturiers (485-500). Dalimil développe lui aussi abondamment cette double restriction. Pour désigner les seigneurs, il utilise deux termes : celui de *pán*, équivalent du latin *dominus*, qui était d'usage et lui permet de désigner l'ensemble des nobles, même étrangers, et celui de *zemané* qui renvoie, sous sa plume,⁴⁰ aux grands barons attachés au pays (*země* en tchèque), et intervenant dans la prise des décisions politiques.⁴¹ Au bas de son échelle de valeurs, bourgeois et étrangers sont systématiquement amalgamés,⁴² comme des éléments nuisibles qui troublent l'ordre social : selon lui, le bourgeois est un roturier qui veut sortir du rang, tandis que l'étranger est un traître sur lequel on ne peut pas compter comme il a déjà abandonné, et donc trahi, les siens.⁴³

Avec le *Nouveau conseil*, Smil se fait l'écho de cette méfiance envers la bourgeoisie qu'il considère à son tour comme une anomalie. Il emploie lui aussi le mot *chlap*, le paysan, pour désigner indifféremment tous les roturiers, refusant de reconnaître la position particulière des bourgeois, dont certains étaient aussi riches et puissants que les nobles.⁴⁴ Il reproduit les craintes et les revendications de la noblesse qui se sentait lésée par les choix du roi Venceslas IV dans la composition de son entourage. Le recours à des « hommes nouveaux » et des étrangers était une pratique ancienne, déjà rodée par les Přemyslides.⁴⁵ C'était là une réponse à la

³⁹ Chap. 10, v. 15-16, voir l'édition de ma traduction : Adde, *La Chronique*, op. cit., p. 252.

⁴⁰ Le mot sera réservé aux petits nobles de campagne après 1350.

⁴¹ J. Macek, *Česká středověká šlechta* (Praha: Argo, 1996), p. 29 ; V. Brom, 'Panovnické tituly v Dalimilově kronice, k využití textové lingvistiky pro historickou interpretaci', in: *Stát, státnost a rituály přemyslovského věku*, přípr. D. Malatřák, M. Wihoda, (Brno: Matice moravská, 2006, p. 217-134, ici, p. 230 ; Adde, *La Chronique*, op. cit., p. 128-129.

⁴² À 90 % allemande à l'époque de Dalimil, la bourgeoisie était apparue en Bohême dans le sillage de l'urbanisation, elle-même conséquence de l'arrivée massive d'Allemands à la fin du XII^e siècle et durant tout le XIII^e. Sur le lien entre « colonisation allemande » et urbanisation, voir Ch. Higounet, *Les Allemands en Europe centrale et orientale au Moyen Âge* (Paris: Aubier, 1989), p. 294-299 ; J. Kejř, *Die mittelalterlichen Städte in den böhmischen Ländern, Gründung – Verfassung – Entwicklung* (Köln-Weimar-Wien: Böhlau, 2010). Sur la composition presque exclusivement allemande de la bourgeoisie de Bohême au XIV^e siècle, voir, à travers l'exemple de Prague, V. V. Tomek, *Dějepis města Prahy* (Praha: Řivnáč, 1892), t. 1, p. 607 ; J. Mezník, *Praha před husitskou revolucí* (Praha: Academia, 1990), p. 24.

⁴³ Sur ces définitions moralisantes, É. Adde, 'Les étrangers dans la *Chronique de Dalimil*, une place de choix faite aux Allemands', *Cahiers du CEFRES* 31 (2011), p. 11-52., p. 26-27.

⁴⁴ Cet amalgame apparaît déjà dans l'*Alexandreïda*, adaptation rimée du Roman d'Alexandre datée d'env. 1300. É. Adde, 'Du Moyen Âge au Renouveau national, l'incroyable malléabilité de la figure d'Alexandre (XIV^e-XIX^e siècles)', in: *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (X^e siècle-XVI^e siècle)*, éd. par C. Gaullier-Bougassas (Turnhout: Brepols, 2014), t. 2, p. 1165-1181, ici p. 1172. Ces choix lexicaux sont d'autant plus importants que ce sont précisément ces textes nobiliaires qui fondèrent la littérature vernaculaire tchèque, durant le XIV^e siècle, imposant, en véritable culture dominante, la perception du social d'un groupe particulier à l'ensemble de la société.

⁴⁵ Pierre d'Aspelt, ecclésiastique et descendant d'une famille de ministériels originaire du comté du Luxembourg, était au service du roi Venceslas II (1278-1305), sous les derniers Přemyslides. Ce même roi avait pris l'habitude de s'entourer d'experts italiens et de patriciens pour la gestion des affaires financières. Sur le recrutement de roturiers comme assistants du chambellan ou *komorník*, chargé de fournir des liquidités au roi, voir Z. Fiala, 'Komorník a podkomoří. Pojednání o počátcích a vzájemném poměru obkonce 13. Století', *Sborník historický* 2

nécessité du gouvernement de trouver un équilibre entre le besoin de s'appuyer sur les forces traditionnelles (la vieille et haute noblesse), sur lesquelles reposait effectivement une grande part de l'administration du royaume, et le besoin de tenir à distance ces dernières en recourant à des recrues moins puissantes, moins indépendantes et donc plus malléables. Mais les barons profitèrent de la faiblesse de Venceslas, mis à mal tant dans sa famille, que dans le royaume et dans l'empire.⁴⁶ Si la tentation de faire appel à des hommes de plus basse extraction pour échapper à l'influence d'une aristocratie puissante était un procédé largement éprouvé dans l'Europe de l'époque, critiquer le recrutement des conseillers par le roi était aussi un leitmotiv du discours contestataire au Moyen Âge.

Origine du pouvoir et société politique

L'objectif de Smil et de Dalimil était le même : conforter la noblesse dans son rôle prépondérant dans le gouvernement. Néanmoins, même s'ils accordent tous les deux une place centrale au conseil comme organe permettant la réalisation de ce partenariat, leur vision du monde et de la société politique, ainsi que des objectifs finaux, divergent.

Chez Smil, le gouvernement reste porté par le roi. Le léopard lui conseille de bien choisir ses conseillers car c'est lui qui sera tenu pour responsable d'une politique infructueuse tant par son peuple que par dieu (464-476), alors que la culture politique médiévale tendait toujours à dédouaner le roi et à accuser les conseillers. Smil multiplie les occurrences de l'image du roi comme étant la tête du corps politique (léopard 465, grue 543, étourneau 1460, etc.). Remontant à Platon, l'image avait été largement reprise et commentée, notamment par Jean de Salisbury.⁴⁷ Même si la tête impliquait un corps, et donc des membres indispensables pour la faire vivre, l'analogie reposait sur la hiérarchie âme / corps, et confortait la position du roi par rapport au reste de la société, ce qu'avait en outre renforcé la redécouverte d'Aristote et le triomphe de l'hylémorphisme qui postulait une âme comme étant, non pas une entité autonome associée au corps, mais la forme substantielle du corps lui permettant d'exister sur un mode individué.

Chez Smil, les conseillers n'ont de ce fait qu'un rôle adjuvant : ils doivent accompagner le roi pour l'aider à accomplir au mieux sa double mission, terrestre et providentielle, le bon gouvernement et le salut, le sien étant la condition de celui de ses sujets. Cette représentation correspond à sa conception du pouvoir. Smil rappelle à l'envi que le pouvoir vient de dieu (aigle 128,⁴⁸ tourterelle 1139-1146), s'inscrivant dans la tradition paulinienne (Rm, 13, 2). Si la bible regorge de contradictions, appelant tantôt à résister, tantôt à obéir au tyran, ce dernier étant vu tour à tour comme l'incarnation du diable ou comme le symbole de la pénitence imposée aux croyants, la pensée politique médiévale posait également l'origine divine du pouvoir, l'État étant englobée dans l'Église et sa mission cosmique. Dans le discours de Smil, cette nature divine du pouvoir est l'assurance que le roi n'abusera pas de son autorité : il se doit de se montrer redevable pour sa position privilégiée par rapport aux autres sujets et est responsable

(1954), p. 57-82, p. 79. Avant Venceslas II, son père Přemysl Ottokar II, roi de 1353 à 1378 et tenu pour le roi modèle du fait de sa politique expansionniste, comptait de nombreux Allemands parmi ses conseillers, voir J. Žemlička, *Přemysl Otakar II., král na rozhraní věků* (Praha: Svoboda, 2011), p. 90-91.

⁴⁶ On l'a vu, dans le royaume, les seigneurs s'étaient révoltés contre lui dans le cadre de l'Union seigneuriale. Venceslas était aussi roi des Romains depuis 1378. Déposé par les princes-électeurs en tant que chef de l'Empire, il fut par ailleurs emprisonné en Hongrie en 1401 par les magnats locaux. Sur ces difficultés, voir Spěvák, *Václav IV, op. cit.*, p. 313-324. Son frère Sigismond se désolidarisa de lui. En 1411, il fut élu roi des Romains, après les règnes de Robert I^{er} (1400-1410) et de Jost de Moravie (1410-1411). Il succéda à Venceslas comme roi de Bohême en 1419.

⁴⁷ Jean de Salisbury, *Policraticus sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum*, éd. et trad. par C. J. Nederman (Cambridge University Press, 1990), V, 2, p. 66-68.

⁴⁸ Veuille bien m'écouter, sire / et bien considérer ce que je te dis / pour que ton cœur infailliblement / ait toujours en mémoire dieu / qui t'a élu entre tous / et t'a donné hommes, biens et honneurs.

du salut de ces derniers devant dieu. En réalité, il se dégage d'une telle architecture un pouvoir du souverain potentiellement accru.

Dalimil confère une origine toute terrestre et humaine au pouvoir qui procède selon lui du contrat entre le souverain et la communauté du royaume (*zemská obec*). Parcimonieusement mentionnée par Smil, avec seulement deux occurrences, la communauté est omniprésente chez Dalimil, qui l'évoque même pour les périodes les plus reculées et mythiques où elle n'existait pas encore. Dans sa chronique, Dalimil raconte comment les membres de cette communauté qui sont déjà nommés les *zemané*, ces grands seigneurs qui n'existaient pas non plus à cette époque, ont créé le pouvoir du duc. Dans les temps mythiques, Libuše avait succédé à son père Krok comme juge suprême du pays. Les hommes rassemblés autour d'elle auraient profité d'un procès qu'elle présidait pour s'indigner de devoir obéir à une femme et lui auraient réclamé un prince pour les gouverner. Respectueuse de la demande unanime qui lui avait été formulée, la juge céda à leur demande. Mais avant de se mettre en quête de son futur époux, Přemysl le Laboureur, le fondateur légendaire de la dynastie přemyslide, Libuše aurait alors mis en garde les seigneurs :

La communauté est la protection de tous
et mieux vaut oublier celui qui l'outrage.
Si tu perds la communauté, n'attends rien du château,
hors de la communauté, tu devras faire face aux dissensions les plus diverses.⁴⁹

Conclusion

Alors qu'ils étaient, à quatre-vingts ans d'intervalle, dans le même camp et qu'ils prônaient tous les deux un mode de gouvernement où la noblesse devait jouer un rôle central par le biais du conseil, tout séparait ledit Dalimil et Smil Flaška de Pardubice sur le plan de la conception théorique du pouvoir. Si l'exercice de la domination (selon un partage donnant l'avantage aux grands seigneurs), et donc l'État, est la finalité pour Dalimil, Smil se situe dans une ligne plus traditionnelle où le but ultime est le salut collectif des hommes, au jour du Jugement dernier. Tandis que Dalimil est tout entier concentré sur les agissements des différents groupes et acteurs qui sont en concurrence et considère de manière pragmatique l'espace socio-politique pour lui-même, Smil imbrique les aléas du pouvoir terrestre dans l'histoire de la chrétienté : posture individuelle, exercice du pouvoir, destinée d'un peuple et de l'humanité et providence divine sont emboîtés les uns dans les autres et se répondent en permanence.

Aussi, contrairement aux études traditionnelles qui se limitent à lire le *Nouveau conseil* comme une critique du gouvernement et un projet politique promouvant la noblesse, mon ambition était de prendre le message de Smil dans sa globalité, de le situer dans le cadre de ses préoccupations religieuses. S'ils sont les acteurs d'un monde inégalitaire que le recours à l'allégorie animale permet de naturaliser, le roi et ses conseillers sont aussi des chrétiens qui, du fait de leur position dans la société, ont en charge le salut du peuple et, par glissement, de l'humanité entière. Plus qu'une satire, Smil nous livre dès lors une représentation complexe de l'individu, à la charnière entre monde divin et monde terrestre, les animaux lui permettant non seulement de formuler des critiques sans désigner personne de concret, mais surtout de dire l'humanité dans sa diversité, l'individu dans sa singularité, et la personne dans sa complexité. Il est porteur de la tension qui traverse le Moyen Âge, entre domination du modèle holiste de la société et affirmation, laborieuse, de l'individu pour lui-même.

⁴⁹ Chap. 4, v. 7-10, Adde, *La Chronique*, op. cit., p. 245.